

Une rencontre avec Manuel Álvarez Bravo à Arles et sa Collection pour la Fundación Televisa

Marcos Zimmermann

J'ai fait la connaissance de Manuel Álvarez Bravo au Festival d'Arles de 1980. À cette époque-là, je vivais à Rome et je passais ma vie à photographier le vieux monde qui, pour moi, était entièrement nouveau. J'y ai appris en grande partie le regard photographique que j'ai développé par la suite en Argentine, mon pays. Même si j'y ai aussi ressenti, dans ma chair, la sensation de déracinement que produit le fait de vivre, seul, dans un pays étranger.

En ce temps romain de *flâneur* solitaire, c'est la cohabitation avec mes voisins qui m'a soutenu. Les salutations matinales effusives des fabricants de pâtes d'à côté, les conversations avec les réparateurs de pneus à l'angle de ma rue, les histoires de superstition de la repasseuse un peu plus loin, ou encore les récits de guerre du charpentier du quartier arrivèrent toujours à temps pour m'empêcher de sauter dans le Tibre. Parfois, Natale, le concierge de mon immeuble, venait avec un plat rempli de fruits jusqu'au petit garage du *cortile* où je vivais, pour tenter de me consoler de ma solitude. D'autres fois, Agnese m'invitait à nager nu à Sperlonga, Michele et Julio me révélaient les secrets de Caserta, ou un soldat de Manfredonia et un autre de Crotona, dont j'ai oublié les noms, égayaient mes fins de semaine alternativement.

À ce festival d'Arles, j'y étais arrivé, là aussi, seul. J'étais descendu à l'Hôtel d'Arlatan et le lendemain matin j'étais allé prendre un petit déjeuner. Comme tous ceux qui s'y trouvaient, j'avais avec moi un carton avec les photos que je prisais le plus : les dernières séries européennes et un court essai réalisé au cours d'un voyage d'un mois dans l'Argentine profonde. Au cours de ce périple-là j'avais tenté, pour la

première fois, de photographier l'intérieur de mon pays. La chance avait voulu que, dans la province de Corrientes, je tombe sur un bal populaire, auquel je m'étais mêlé pour le photographier. Un peu plus tard dans la nuit, les frères Karlen, propriétaires de la scierie où avait lieu ce bal, m'avaient proposé de m'emmener au chantier qu'ils avaient sur une île, en remontant le fleuve Paraná. Là, je pourrais continuer à faire des photos. Nous y étions partis le lendemain sur une petite barque et étions parvenus à une contrée sauvage ; la cabane en torchis où nous dormions était encerclée de singes *carayá* qui hurlaient à la lune comme des lions et rendaient les nuits plus inquiétantes encore. Je photographiai cet endroit sans arrêt, puis nous retournâmes au village au bout de trois jours.

Je quittai ce lieu empli d'images attachantes. À peine la route reprise vers Buenos Aires et la nuit tombée, un camion me doubla. Je ne sais trop pour quel motif, j'attrapai rapidement mon appareil dans la boîte à gants et je pris une photo à travers le pare-brise de ce camion, de derrière, au milieu de la route nocturne. Cette même photo que j'avais décidé d'inclure dans ce portfolio sur le littoral argentin que j'amenais à Arles.



Marcos Zimmermann, *Camión, Corrientes* (1980)

Avec son visage affable et sa voix douce, don Manuel s'approcha ce matin-là de la table de l'hôtel d'Arlatan où je prenais mon petit-déjeuner et il me demanda s'il me plairait de lui montrer mon portfolio. Empli d'émotion, j'allai m'asseoir avec lui dans des fauteuils d'une salle voisine. Il regarda mes photos, une par une, mais il s'arrêta sur celle du camion. Il m'expliqua alors qu'il commençait à constituer une collection pour la Fundación Televisa et qu'il souhaitait m'acheter cette photo-là pour l'y inclure. Il me le dit en me regardant fixement. Et, dans son regard, il me sembla qu'il avait vu quelque chose dans cette photo que moi, alors, je ne pus comprendre.

Je crois que ce choix, à Arles, fut le premier pour cette collection. J'ai cet orgueil, secret jusqu'à aujourd'hui. Mais, quelques années plus tard, j'ai fait une découverte encore plus vertigineuse. Dans cette photo, Don Manuel avait deviné mon futur de photographe transhumant. Il avait vu les kilomètres parcourus, des années plus tard, pour tenter de capter les traits de mon pays, dissimulés dans ses paysages et ses visages. Ces images qui font de l'Argentine une nation. Ce que seules la candeur et la passion du regard de don Manuel avaient été capables, par anticipation, de deviner.

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Michèle Guillemont.